

1^{ère} partie d'un article extrait du *Bulletin mensuel de la Société Alfred Binet*, n. 131, 1920 (Pagination conforme à l'original.)

Version électronique réalisée par les soins de la
Fondation Jean Piaget pour recherches
psychologiques et épistémologiques.

La psychanalyse dans ses rapports avec la psychologie de l'enfant

MESDAMES ET MESSIEURS,

Je suis peut-être seul, dans cette salle, à n'être pas pédagogue. Quant à la psychanalyse, j'en suis à ses premiers éléments. Et je dois vous parler de la psychanalyse dans ses rapports avec la psychologie de l'enfant ! Vous qui connaissez le Dr Simon, votre sympathique président, comprenez seuls comment il a pu faire de moi la victime de cette mystification. Mais je ne le tiens pas pour quitte. « La psychanalyse, m'a-t-il dit, est peu connue en France. Elle n'est étudiée que par nos psychiatres. Une indication sommaire des tendances de la psychanalyse pédagogique serait intéressante. » En bon Suisse que je me flatte d'être, j'ai failli le croire. Je me suis senti d'emblée absous de ne rien vous donner d'original. Mais j'aurais dû comprendre qu'un exposé bien fait de mon sujet est au-dessus de mes forces, surtout en une conférence et avec le peu de temps dont je dispose. Jugez donc de mon embarras : vous savez par cœur tout ce que je vais dire. Mais je suis innocent : prenez-vous en à qui de droit.

Le but de la psychanalyse est très hardi, il consiste à retrouver, dans l'inconscient des individus, les tendances cachées qui les guident à leur insu et qui influent sur le contenu actuel de leur conscience. Ces tendances sont de deux sortes. D'une part c'est le propre passé des individus qu'il s'agit de retrouver, car l'oubli systématique des premières années d'enfance l'a rendu inconscient. D'autre part, ce sont les instincts cachés dont il s'agit de définir le rôle, et ici nous verrons les psychanalystes aux prises dans les combats les plus suggestifs pour savoir si c'est la sexualité ou l'instinct de conservation qui prime dans l'inconscient. D'une part, par conséquent, la psychanalyse est une sorte d'histoire individuelle, une embryologie de la personnalité, d'autre part elle est une théorie de l'inconscient, une science proprement dite.

Les moyens employés sont tout aussi audacieux. Ils consistent à soumettre à la dissection les rêves, qui sont les produits les plus directs de l'inconscient, et à s'essayer à leur explication éventuelle.

La limite entre la psychanalyse et la psychologie courante semble donc nette. En réalité il n'en est rien. La conscience et l'inconscient sont partout mêlés, souvent d'une manière inextricable, et, si l'on a violemment opposé ces deux aspects de la vie de l'esprit, et par conséquent la psychanalyse à la psychologie de l'intelligence, c'est par une simplification du réel, sans doute utile au début des recherches, mais qu'il est superflu de conserver aujourd'hui. Bien plus, les essais tendant au rapprochement de ces deux disciplines ont sans doute un certain avenir, comme nous essayerons de le montrer. Les mécanismes spéciaux que la psychanalyse a découverts dans l'étude des sentiments ont en effet leur importance dans le développement de la raison. J'éprouve quelque émotion à dire cela au sein de la Société Alfred Binet, en pensant au maître qui élargissait sans cesse le champ de ses travaux pour viser en réalité un but toujours plus précis, l'étude de l'intelligence.

I. La doctrine de Freud (1)

L'analyse des rêves et la théorie de l'inconscient

Un exemple concret nous fera comprendre la portée de la méthode psychanalytique. Proposons-nous l'étude d'un petit rêve, que je choisis très simple, mais à propos duquel tous les problèmes peuvent se poser. Il est d'un étudiant de 22 ans : « Je me trouvais dans une ville et parcourais fiévreusement les rues en cherchant, mais sans aucun succès, une chambre où me loger. Soudain je vois, de demi-profil, dans la fenêtre d'un omnibus, une figure connue qui souriait ». La question que nous nous posons est celle-ci. Le rêve est-il un ensemble de réminiscences égarées, sans rapport avec l'orientation profonde de son auteur, ou a-t-il une portée véritable ? L'inquiétude fiévreuse de notre rêve est-elle une épave inconsciente accrochée au passage sous l'influence de quelque malaise organique momentanée, ou est-elle symbole d'une inquiétude réelle, qui tourmente actuellement l'inconscient du sujet ?

Pour résoudre ce problème fondamental, FREUD a eu l'idée très remarquable d'étudier les associations d'idées que suggère à l'état de veille le détail même du rêve. On voit donc que c'est au contenu actuel de la conscience que l'on s'adresse pour comprendre les préoccupations inconscientes. Mais, en cas de solution affirmative du problème, on voit aussi la part faite à l'inconscient, puisque les chaînes d'associations elles-mêmes apparaîtront comme déterminées par des directives inconscientes ; à l'instar du rêve proprement dit.

L'interrogation du sujet doit être la plus objective possible. On se borne à le prier de fixer attentivement l'une des images du rêve et d'énoncer au fur et à mesure de leur apparition les idées qu'elles évoquent. Dans notre exemple,

(1) Freud, dont nous aurons tant à reparler aujourd'hui, est un médecin autrichien. Il fit une partie de ses études à Paris, à la Salpêtrière, sous la direction de Charcot. C'est Charcot qui lui a révélé la nature psychologique de l'hystérie, et qui fut ainsi à l'origine de tous les travaux de la psychanalyse, dont les premiers sont tout à la dévotion du maître parisien. Freud doit aussi beaucoup au plus éminent des élèves de Charcot, Pierre Janet, comme ce dernier s'est appliqué à le faire ressortir tout récemment dans son étude des *Médications psychologique*.

les deux inducteurs ont été : *la figure souriante* et *chercher une chambre*. Les réponses ont été données soit en associations successives, soit en récits commentant leur signification. La *figure souriante* a suggéré la série suivante « M. d'Argis, une course faite avec lui, sa grivoiserie, sa tête de satyre, mon cousin Ernest qui lui ressemble, leur sourire égrillard lorsqu'ils ont découvert sous quelque événement paraissant dû à la vertu un scandale caché, etc., etc. » Bref, tant M. d'Argis que le cousin Ernest, sortes de dégénérés d'ailleurs intelligents, tous deux ont le même sourire satisfait lorsqu'ils flairent une histoire graveleuse. Le sens du sourire aperçu en rêve ne fait donc plus de doute. Quant aux mots : *chercher une chambre*, ils évoquent ceci : Le sujet se représente des courses inquiètes faites dans une ville où il vient de séjourner. Puis il pense à sa mère et aperçoit qu'elle jouait un rôle dans le rêve. En fait, le choix d'une chambre fut récemment mêlé pour lui à une question dans laquelle il était sourdement en conflit avec sa mère. Le conflit en rappelle d'autres et témoigne d'une hostilité datant de loin déjà. Le sujet pense à des crises morales au cours desquelles il cherchait à se débarrasser de l'éducation maternelle pour s'orienter dans des directions personnelles. En fait, il passe, ces temps-ci, par une crise analogue.

Nous pouvons donc faire l'hypothèse que, dans l'angoisse de cette recherche d'une chambre, étaient inconsciemment mêlées dans le rêve des inquiétudes plus profondes. Celles-ci sont en rapport avec l'hostilité sourde du sujet contre sa mère et d'autre part avec une émancipation intellectuelle en réaction contre son milieu, mais dont il appréhende au fond les conséquences.

Le rêve aurait-il donc un sens ? Il le semble. Le sujet est en pleine crise d'âme. Il aspire à une position spirituelle indépendante. Voilà ce que signifierait la chasse au logement. Mais un je ne sais quoi le fait douter de la pureté de ses mobiles et il a peur de découvrir à la source de son négativisme actuel des instincts peu avouables. Et ici le sourire égrillard du satyre qui a compris le pourquoi des choses est un joli symbole.

Les raisons qui nous feraient adopter cette interprétation sont donc intéressantes. C'est le sujet lui-même qui nous les

dicte, en nous apprenant les préoccupations qu'il associe au contenu de son rêve. Et il ne les associe pas volontairement, mais spontanément. Il semble donc qu'il faille donner raison à FREUD et poser pour premier principe de la psychanalyse la proposition suivante : *le rêve est un récit symbolique sous les images duquel on trouve les désirs (et les craintes) inconscients du sujet et partant le nœud de ses conflits psychiques.*

Il faut toutefois être prudents. Rien ne prouve que le symbole de la chambre signifie réellement ce que nous lui faisons dire. Il a bien d'autres sens encore et la continuation du procédé analytique les révélerait tour à tour. FREUD explique ce fait en disant que le symbole est « surdéterminé », c'est-à-dire qu'il est en rapport avec plus d'un groupe à la fois de préoccupations diverses. Mais, s'il en est ainsi, est-il bien sûr qu'il soit encore un symbole ? Est-il bien sûr que le rêve puisse être tenu pour expliqué lorsqu'on fait les rapprochements dont nous venons de voir un petit exemple ?

Une chose semble incontestable, c'est qu'entre le rêve et les associations d'idées évoquées par lui à l'état de veille, existent des relations réelles. Il n'y a pas lieu de suspecter, simplement parce que les mots inducteurs sont ici tirés des rêves, cette vérité générale que les associations d'idées sont en une certaine mesure l'expression de la personnalité du sujet. On pourrait répondre qu'en général les associations sont plus significatives au point de vue du mode de réaction de ce dernier qu'au point de vue de son histoire personnelle, mais la consigne, dans l'analyse des rêves, est justement d'évoquer des souvenirs. On peut donc légitimement maintenir notre affirmation. Le rêve lui-même, de ce point de vue, est une simple association d'idées, il est un terme particulier dans cette grande chaîne d'associations, dont les associations formées à l'état de veille sont d'autres termes.

Or, entre une association d'idée et un symbole y a-t-il tant de différence ? Lorsque dans l'esprit de notre étudiant M. d'Argis évoque l'idée d'un satyre, ne peut-on pas dire que, pour lui M. d'Argis est le symbole des satyres, au moins en cet instant précis ? Mais d'autre part entre la recherche d'une chambre et la recherche intellectuelle, s'il y a association

d'idées, le symbolisme est beaucoup moins clair. Nous pouvons donc dire qu'entre le symbole proprement dit et l'association d'idées il y a tous les degrés mais pas de différence de nature.

En ce sens, le principe freudien est donc juste à condition d'être énoncé sous cette forme élargie : *le rêve est un système cohérent d'associations d'idées telles que chaque terme s'associe à l'état de veille à des termes nouveaux, lesquels conduisent finalement à la découverte de conflits psychiques de plus en plus profonds.* Ce principe est en tout cas fécond. Les fils conducteurs de la recherche sont parfois hypothétiques, les conflits qu'elle découvre ne le sont pas. En outre, cette proposition est générale. Elle ne concerne pas seulement le rêve, mais toutes les formes de pensée non strictement logiques et objectives. Or la conscience ne présente à la fois ces deux derniers caractères que sous une forme très particulière, la pensée scientifique au sens large du mot. Tout le reste participe de la vie psychique dans sa complexité, c'est-à-dire des passions, des désirs, des craintes, de l'inconscient lui-même. C'est un réseau inextricable d'associations-symboles dont la seule logique est celle des sentiments. C'est la pensée de l'enfant, du névropathe, du rêveur, de l'artiste, du mystique. C'est aussi celle que LÉVY-BRUHL a étudiée sous le nom de *pensée prélogique* et dont le principal caractère chez les primitifs est son union avec la magie. En effet, entre le symbolisme qui fait fi des cadres logiques et la magie qui fait fi des cadres naturels, il n'y a qu'une différence de matière. La psychanalyse a rendu le très grand service de montrer l'unité foncière de ces manières de penser et de montrer qu'elles toutes ont pour lois celles du rêve lui-même. Nous appellerons avec BLEULER *pensée autistique* cette activité générale de l'esprit, puisqu'au rebours de la pensée scientifique elle est strictement personnelle et incommunicable.

Or, une chose frappe dans ce symbolisme. C'est que l'être conscient ne se connaît pas lui-même. Le songeur, une fois réveillé, est ému par son rêve, il devine une partie de son contenu, mais il ne sait pas que ce rêve trahit un conflit actuellement à l'œuvre. L'inconscient est donc actif et d'une puissance capable d'influer sur la conscience sans que celle-

ci ne s'en doute. Il y a une barrière entre l'inconscient et la conscience, et le fonctionnement de cette barrière est lié aux caprices de l'inconscient lui-même. Voici le deuxième principe de la psychanalyse : *les tendances de l'inconscient qui agissent sur la conscience échappent au contrôle de celle-ci ; elles passent en effet par une censure préalable qui dissimule leur nature réelle sous le symbolisme de la pensée autistique.* Pour FREUD il y a donc antagonisme entre la conscience et l'inconscient ; la censure, résultat de cet antagonisme est un produit direct de la conscience et indirect de l'inconscient ; et le symbolisme, résultat de la censure, est un produit direct de l'inconscient et indirect de la conscience. Nous verrons que ces affirmations sont toutes trois contestables.

Quelle peut être maintenant la cause de cet antagonisme ? Ici intervient un troisième principe fondamental, que notre rêve souligne d'une manière amusante : *L'inconscient tout entier est de nature sexuelle.* Et, de fait, pourquoi le sourire du satyre assis dans l'omnibus ? Parce que le sujet croit à la nature idéale de ses troubles intellectuels et moraux, tandis que la sexualité seule est responsable de cette angoisse mal définie. Ce rêve nous instruit donc par son contenu lui-même autant que par sa forme. Il appartient partiellement à ce genre de symboles que SILBERER a appelés fonctionnels, parce qu'ils symbolisent non un événement précis, mais le fonctionnement même du psychisme, en l'espèce la manière dont l'inconscient se joue de la conscience.

Pour FREUD, il faut prendre au sens le plus strict le caractère sexuel de l'inconscient. Il n'y a pour lui qu'une seule espèce d'énergie psychique, c'est la *libido*, le désir sensuel. Tout n'est que déguisement de ce désir. La conscience seule n'est pas issue de l'instinct, mais elle ne joue qu'un rôle négligeable dans l'activité du psychisme, puisqu'elle est simplement un organe de perception. Ce rôle est cependant suffisant pour nécessiter l'existence d'une censure empêchant l'inconscient de le dénaturer.

De ce « pansexualisme » découle une première conséquence inattendue. Si l'inconscient tout entier est en rapport avec la sexualité, il faut qu'il y ait une sexualité infantile, une sexualité dès le berceau. C'est là une découverte

assurément suggestive et qui, à l'instar de toutes les affirmations de FREUD, reste vraie en dehors de son interprétation littérale.

Pour comprendre ce qui va suivre, il est nécessaire de faire préalablement une remarque, qui nous permettra d'accepter comme très naturelles les affirmations en apparence paradoxales de la psychanalyse. Toute psychologie consiste en effet à ramener le complexe au simple, en montrant comment un ensemble divers de manières d'être chez l'adulte a pris sa source dans certaines tendances beaucoup plus élémentaires de l'enfant. C'est ainsi que les variétés les plus nombreuses d'intelligence sortent toutes de ce pouvoir d'analogies dont fait preuve le nouveau-né. Or, pour ce qui est de la psychologie affective, l'adulte a mille manières d'aimer : l'amitié, l'amour filial, l'amour sexuel, l'amour platonique, l'amour sensuel, l'amour mystique et bien d'autres. L'enfant, à condition de remonter assez haut, n'en a qu'une, ou plutôt il mêle à ses affections les germes de tout ce qui se différenciera si violemment chez l'adulte. Cet amour enfantin ne peut ni se définir ni se nommer. Ce que nous en savons, c'est qu'il est très près encore de l'instinct organique. FREUD dès lors a choisi les termes sensuels et sexuels pour en définir les étapes. On aurait pu en choisir d'autres : c'est une question de mots. Mais, par cela même que ces mots sont insolites, ils nous forcent à réfléchir. C'est donc ne rien comprendre à ce vocabulaire que de dire (comme je l'ai entendu) qu'il enlève de son innocence à l'enfance !

L'on ne s'avance pas trop en disant que pour le nourrisson la principale affaire est de désirer le plaisir, et le plaisir sous sa forme la plus élémentaire, qui est le bien-être. Or le bébé ne tarde pas à concentrer sur la personne de sa mère la somme de ses désirs possibles. C'est elle qui le nourrit, et la nourriture est presque tout pour lui ; c'est elle qui le berce, le caresse, le console. En dehors d'elle tout est effrayant et douloureux, en elle tout est plaisir. Par conséquent l'enfant aime sa mère, il réclame sa présence, il aime ce qui le rattache à elle et déteste ce qui l'en éloigne. D'autre part il est impossible qu'il entretienne les mêmes sentiments vis-à-vis de son père. Ce père, la première fois qu'il paraît, est un étranger. Donc il est hostile.

Il ne nourrit pas, il est incapable de la chaleur maternelle. Bien plus, quand il est là, la mère semble autre, ne serait-ce que dans les craintes et les soupçons du petit. Le père est donc dans la catégorie des choses qui éloignent de la mère. Bientôt, en outre, il devra faire acte d'autorité, il révélera une voix terrible si le petit crie trop longtemps, même quand ces cris, surtout, semble-t-il, quand ces cris sont un appel à la mère. Donc le père doit être écarté, le père est détesté comme la mère est aimée. Il est difficile de contester cette psychologie, à condition, bien entendu, de la limiter aux débuts de la vie consciente, et à condition, surtout, de penser à toutes les classes sociales, à tous les temps de l'histoire et au nombre des pères que leurs marmots laissent indifférents. Assurément le père ne tardera pas à être aimé lui aussi. Il formera dans l'esprit du bébé une véritable unité avec sa femme. Mais il sera l'objet d'un sentiment nouveau, qui n'est pas la tendresse élémentaire, celle dont jouit la mère, mais une affection secondaire où entre la peur encore active. Ce sentiment est le respect, fait d'amour, mais fait aussi de crainte et de méfiance.

Il importe maintenant de considérer la continuité de la vie affective. Il est impossible que les impressions les plus primitives n'exercent pas sur le développement des sentiments enfantins une importance prépondérante. De fait, ces attirances et répulsions sont très apparentes à l'analyse. Bien plus, il est facile, même chez l'adulte qui pourtant a de son père un culte souvent exagéré, de retrouver dans la vie inconsciente cette dualité première. Tout le passé est dans le présent. Dès que nous descendons en nous-mêmes, nous trouvons des désirs d'autrefois qui sont toujours vivants et que nous cherchons encore à satisfaire inconsciemment alors que nous croyons y avoir renoncé depuis longtemps. Il est donc normal et il est effectif que l'image de la mère nous poursuive toute la vie. Je ne parle pas de cette image consciente, sans cesse à la mémoire, je parle d'une image dont celle-ci n'est qu'une petite partie, d'une image complète et inconsciente dont seules des lueurs passagères nous font deviner l'intensité. Eh bien, cette image-là, cette *imago* comme on dit, se retrouve chez tous dès qu'on descend profondément. C'est une chose frappante, dans l'analyse des

rêves d'adultes, que la rapidité avec laquelle l'image des parents réapparaît dans les associations d'idées. C'est une chose frappante, surtout dans l'étude des affinités sentimentales, que de voir les mêmes images être partout présentes. Dans l'amour en particulier les nuances les plus inexplicables s'éclairent parfois d'une lumière imprévue, lorsqu'on fait appel à l'*imago* maternelle. Plus d'un homme mûr n'aurait pas de peine à découvrir que ce qui l'attire en sa femme ou ce qui au contraire le gêne obscurément, c'est quelque survivance de ce passé mystérieux.

D'une part, en résumé, le nourrisson goûte ses plus forts plaisirs dans les dispensations de sa mère et ce fait influe sur toute sa sentimentalité enfantine aux dépens du père, d'autre part l'étude des associations d'idées dépiste dans tous les amours l'image maternelle inconsciente. FREUD appelle donc amour le sentiment du petit enfant. En outre, parce que la détestation primitive du père est quelquefois vivace, quoique compensée largement par l'affection admirative, FREUD appelle haine l'impulsion du nouveau né. Or, la haine mène à se débarrasser de l'objet haï et le débarras pour l'inconscient, c'est la mort. Que l'on songe maintenant à l'unité foncière de la pensée autistique qui a fait les poèmes et les mythes autant qu'elle fait les songes, et qui met sous tous les symboles les mêmes désirs fondamentaux. Et voici venir cette histoire du fils de Laïus et de Jocaste, Œdipe, qui dans une rixe tua son père sans le reconnaître, puis ensuite qui épousa sa mère, sans savoir qu'elle l'avait enfanté. Tel est le grand symbole de l'acte inconscient de l'enfant et c'est pour cette cause que FREUD a appelé « complexe d'Œdipe » cette double tendance primitive.

Mais alors, qu'en est-il des filles ? C'est ici qu'on voit l'intérêt de la conception freudienne. FREUD a sans doute tort d'affirmer que ce soit l'instinct sexuel lui-même qui détermine l'apparition du complexe d'Œdipe, mais il n'en est pas moins exact que tôt ou tard ce complexe se trouvera en rapport avec la sexualité proprement dite. C'est ainsi que sur les cinq derniers sujets que j'ai analysés, quatre ont présenté des rêves incestueux dont le réalisme n'avait rien certes de symbolique. Ces sujets sont normaux, l'un peut-être un peu moins que les autres. Chez les femmes il faudra

donc bien que le complexe s'adapte au sexe du sujet, et, en fait, c'est le cas. Très tôt il y a une sorte de retournement des pôles et l'attirance se porte sur le père. C'est ce qu'on appelle le complexe d'Elektra. Mais ce fait même ne laisse pas que d'être équivoque au point de vue sexuel, comme ADLER nous le fera comprendre.

On peut douter à *priori* de la généralité de ces complexes élémentaires. J'en ai douté longtemps. Ce sont les faits qui m'ont convaincu et, d'une manière générale, en psychanalyse il faut insister très fortement sur la nécessité de la pratiquer un peu pour la comprendre. On est alors étonné de voir la réalité vous fournir une foule de confirmations de ce qu'à la lecture des ouvrages on prenait pour singulièrement fantaisiste. Voici par exemple un fragment de rêve que j'ai analysé sans idée préconçue, avec même l'idée que je ne trouverais pas le complexe d'Elektra. Il s'agit d'une femme d'une trentaine d'années, tout à fait normale. En outre c'est la première analyse que je fais sur elle et sans qu'elle ait eu auparavant connaissance des principes de la doctrine. Voici la première moitié de ce rêve dont nous reprendrons plus tard la suite : « Je me trouve dans un hangar d'automobiles, vis-à-vis d'un meuble. J'ouvre un tiroir où j'avais déposé quelque chose de précieux il y a de nombreuses années. En dépliant, avec une angoisse continue, l'objet enveloppé de linges, je trouve un porc, et encore en pleine décomposition, sauf la tête et les pieds. L'angoisse redouble et je pars... » Je prie le sujet de me dire ce que lui suggère le souvenir précieux déposé dans le tiroir. Il pense immédiatement à des meubles de famille longtemps contenus dans des caisses et qu'il a déballés récemment. A la demande « Pensez-vous à un objet précis ? » le choix porte sans hésitation sur un sac de voyage ayant servi jadis dans un séjour en Italie fait par la jeune fille en compagnie de son père. Ce voyage évoque plusieurs réminiscences dont voici les premières. Le sujet prit dans un village une très grave pneumonie, durant laquelle son père, absolument désespéré, passait ses journées à se lamenter. Ce père attendri au chevet de sa fille rappelait à celle-ci, suivant sa propre expression, ce qui se passait lorsqu'elle était petite. On voit la rapidité avec laquelle le rêve a ramené l'esprit à ces souvenirs anciens et aux premières expériences

de la tendresse paternelle. Il y a là un joli regret du passé. Mais alors pourquoi cette inquiétude et surtout pourquoi cette apparition nauséabonde ? Je demande au sujet ce qu'évoque en lui l'angoisse sentie pendant le rêve. « Certaines révélations d'ordre intime, me fut-il répondu, que me faisait, ma sœur, d'ailleurs très naïvement, lorsque nous avions de 13 à 15 ans, et à la suite desquelles les hommes me dégoûtaient sans raison ». Ce dégoût rappelle précisément une scène vécue durant la pneumonie. La convalescente devait rentrer chez elle dans son automobile. Le jour du départ, son père introduisit le chauffeur dans la chambre à coucher de la malade, et tous deux la portèrent dans la voiture ; cet incident avait suffi pour faire renaître dans l'esprit de la jeune fille cet obscur dégoût. On commence donc à comprendre la présence du porc et surtout à saisir pourquoi le récit se passe dans un hangar d'automobile. Or, j'allais continuer l'analyse, lorsque, sans que je m'y attende nullement, le sujet me révèle que depuis un instant elle me cache quelque chose. Vers 18 ans, dit-elle, à la suite de la mort de son père elle eût une série de rêves très pénibles au cours desquels, je cite de nouveau, elle voyait celui-ci « comme homme et non comme père ». Je pense qu'en voilà assez. Le sens du rêve paraît donc clair : sous l'empire d'un conflit intime que la suite nous révélera, le sujet cherche à retourner au passé, pour y trouver le réconfort nécessaire. Mais le passé, au lieu d'apporter la force morale que l'on en espérait, dévoile un souvenir douloureux, qui est précisément celui du complexe d'Elektra.

Nous voyons, par ce curieux exemple, comment une interrogation banale de quelques instants et faite à la demande du sujet, qui était curieuse de comprendre son rêve, a mis d'emblée au jour le fameux complexe. Il semble donc bien que FREUD ait eu raison de considérer ce dernier comme constant dans la vie inconsciente.

Mais, si important qu'il soit, le complexe d'Edipe ne constitue pas à lui seul toute la sexualité infantile. Celle-ci passe par une série de stades qu'il est intéressant de suivre car tous ont leur influence sur l'état adulte. Dès le berceau, et concurremment à la formation de l'*imago* maternelle, l'intérêt de l'enfant est lié au bon fonctionnement des organes.

Je n'en veux pour exemple que le plaisir de têter, qui persiste bien après le sevrage des bébés, puisque ceux-ci continuent alors à sucer leur pouce. Les premières jouissances organiques, dont plusieurs sont encore moins relevées, ont donné lieu à bien des travaux importants surtout pour le pédagogue. Le goût des enfants pour les obscénités en actes ou en paroles, et surtout pour la coprophilie, révèle toujours à l'analyse de nombreuses traces de ce stade primitif, que FREUD appelle celui de l'autoérotisme. Ce terme est risqué puisqu'il s'agit uniquement des fonctions de la digestion et de l'excrétion mais il a l'avantage de souligner le rapport entre ces habitudes infantiles et les perversions sexuelles des adultes, perversions dans lesquelles on retrouve souvent des réminiscences suggestives à cet égard.

Quoiqu'il en soit, cette première période ne peut se prolonger longtemps, tant à cause d'inhibitions instinctives, qu'à cause de l'action énergique des parents. La phase suivante est donc une phase de *refoulement*, au cours de laquelle les habitudes disparaissent bien que les complexes créés demeurent. Ceux-ci passent dans l'inconscient mais émergent à tout propos. C'est alors que le petit enfant a toutes sortes de bons mots, moitié naïfs, moitié farceurs, par où se manifestent les tendances refoulées. Toute une psychologie extrêmement amusante a été faite de ces productions. Ici encore le pédagogue a tout à apprendre, car ces mots aimables donneront un peu plus tard les plaisanteries les plus inférieures de certains écoliers.

L'autoérotisme, comme dit FREUD, n'en existe donc pas moins dans la phase des refoulements, mais de matériel et de spécialement lié aux organes particuliers, qu'il était dans les premières années, il devient plus psychologique.

C'est alors que débute une période intéressante pendant laquelle se manifeste cette tendance que la psychanalyse a appelée *narcirsisme* ou *narcisme*, du nom de ce grec qui s'aimait lui-même. C'est l'égoïsme des enfants, c'est l'autoérotisme prenant pour objet l'activité psychique elle-même et se manifestant par une opinion naïvement excessive de soi et par une conduite proportionnée. Ce phénomène caractérise sans doute toute l'enfance et se poursuit pendant la phase de latence, qui sépare la période des refoulements du

réveil des sens contemporain de la puberté. Mais il passe par des états d'apogée, extrêmement instructifs. Le narcissisme est surtout vivant dans l'imagination. C'est lui qui produit, à peu près chez tous les enfants, ce qu'on a appelé le *roman familial*. L'enfant qui se croit ingénûment quelqu'un, souffre du contraste entre ce qu'il aimerait être et ce qu'il est réellement. La faute, cela va de soi, n'en est pas à lui, mais à son milieu, à sa famille, qui ne le comprend pas. Au fond, cette famille est-elle bien la sienne ? Ces frères, qu'il aime évidemment mais qui feraient mieux d'être à ses pieds, sont-ils bien les siens ? Et si, par hasard, lui, qui est supérieur à tous avait une origine à part et était simplement confié à ce foyer, provisoirement, qui sait ? Cette agréable légende a été dans bien des têtes. On retrouve ce récit dans beaucoup de mythes, et Œdipe lui-même, le fils symbolique, a passé ses premières années chez des bergers, lui, prince. Dans les esprits qui ne se laissent pas tenter par l'absurdité du roman familial, que d'imagination pour se créer un milieu idéal, où l'on joue le rôle auquel on a droit. Qui n'a rêvé des semaines durant, avant de s'endormir, à une île merveilleuse où tout un peuple a pour seule mission de servir de repoussoir à votre propre talent ? Ces fantaisies dues au narcissisme ont plus d'importance qu'il ne semble. Elles sont pour beaucoup dans l'orientation du caractère, elles forment la trame de toutes les imaginations ultérieures où se dessineront les goûts, les idéals. C'est souvent à elles qu'il faut remonter pour faire la psychologie du choix des vocations.

En outre, le narcissisme joue un rôle prépondérant dans le développement des individus que leur mentalité conduira, dans la suite, à un repliement sur eux-mêmes. Les psychasthéniques par exemple, peu adaptés au réel, et qui cherchent toujours dans le passé la consolation du présent, n'échappent jamais à un égocentrisme excessif. Il y a même peu d'artistes, de philosophes, de mystiques, que le commerce continu avec leur moi ne ramène aussi à un narcissisme forcé.

Le narcissisme ne va pas sans un besoin de s'imposer, de parler de soi, d'afficher ses propres opinions et de renseigner le premier venu sur son intimité, pour qu'il remarque la beauté intérieure dont on est capable. Rousseau est un bon exemple de ce narcissisme éloquent, que l'on peut appeler,

d'ailleurs sans y mêler de jugement moral, de l'exhibitionnisme psychique. Or, ce dernier penchant, qui provient lui aussi de la sexualité infantile, est souvent lié à un exhibitionnisme plus matériel, preuve en soit le même Rousseau, dont les *Confessions* sont suffisamment explicites à cet égard. Bien plus, une telle tendance, suivant une loi intéressante et très générale, entraîne la présence de son contraire. Presque tous les narcissistes, et en particulier les enfants, sont des voyeurs. Ils ont plus que d'autres de l'attrait pour les spectacles équivoques. Ils veulent voir pour la même raison profonde qu'ils aiment à être vus. Il y a là un complexe intéressant dans ses conséquences, en art ou même dans l'intuitionnisme métaphysique.

Avant d'atteindre l'équilibre normal, la sexualité passe souvent par un stade d'inversion, d'ailleurs bien connu et étudié dans les amitiés passionnées des adolescents.

Il est naturel qu'une évolution subconsciente aussi délicate soit susceptible de nombreuses perturbations. Chacun des stades successifs nécessite la formation de refoulements appropriés. Or le refoulement qui, soit dit en passant, est encore bien mal défini, est, un mécanisme compliqué. Il est un acte volontaire, né le plus souvent sous la pression d'un ordre reçu ou de la vie sociale, et consistant à empêcher une tendance ou un sentiment de réapparaître dans la conscience. La tendance refoulée devient alors composante de quelque activité plus complexe, suivant un processus général : c'est ainsi que le complexe d'Edipe comme l'autoérotisme font partie du narcissisme. Si, par contre, la tendance primitive est trop active pour être refoulée aussi simplement, elle n'en disparaît pas moins du champ de la conscience, mais elle devient nocive. Elle continue à influencer sur la conscience, mais la censure rend méconnaissable cette puissance effective, en la dissimulant sous un symbolisme obscur. Il y a ce qu'on appelle un « refoulement raté ».

L'éducation joue ici un rôle capital. Le moindre déficit de la part des parents ou de l'éducateur accentue l'effet de ces « ratés ». L'excès même de tendresse est plutôt dangereux. Il est fréquent, par exemple, de voir des mères non satisfaites sexuellement, reporter sur leurs enfants la tendresse inemployée. Le résultat le plus net est d'accentuer chez ces

filis le complexe d'Edipe. La fixation des sentiments de ces derniers sur la personne de la mère entravera tôt ou tard leur développement mental. Les préoccupations infantiles hantent leur esprit et, même s'ils essayent à réagir, ils verseront dans un narcissisme exagéré. Mais d'autre part l'insuffisance de tendresse mène exactement aux mêmes conséquences, ainsi que les situations anormales entre parents, les dissensions sourdes qu'on cherche sans aucun succès à cacher à l'enfant. La haine obscure du père amène alors à la haine de toute autorité. Un besoin excessif d'indépendance joint à une sensibilité maladive, tels sont les résultats de ces complexes, résultats qui aboutissent dans les cas graves aux psychonévroses et dans les cas bénins à ces inadaptations diverses que nous présentons tous. L'individu est condamné à rentrer dans le lit de Procuste de son passé, le renouvellement de son être est compromis.

Comment soigner de tels troubles ? Il suffit de permettre au refoulement réel de se faire. Pour cela il est nécessaire de rétablir les rapports normaux entre la conscience et l'inconscient. Il faut ramener à la conscience le complexe et celle-ci se chargera d'elle-même du nettoyage. C'est là ce qu'on appelle le *procédé cathartique*. L'analyse des rêves est son plus sûr auxiliaire.

Le refoulement réel conduit à la *sublimation*. Celle-ci n'est pas l'anéantissement d'une tendance existante, c'est la déviation de son énergie vers des directions nouvelles en rapport avec l'activité consciente de l'individu. C'est donc une vieille expérience. Toute sa grandeur éclate en cette page de Platon dans laquelle Socrate montre l'amour des beaux corps s'élever à celle des belles âmes et de là vers l'Idée même de la beauté. Le Dante et Pétrarque se firent après la mort de Béatrice ou de Laure une image de l'aimée qui les conduisit à l'amour de la théologie. Auguste Comte après avoir perdu Clotilde de Vaux, sentit croître en lui le culte de l'Humanité. La sublimation prend donc pour objet un produit même de la pensée autistique, un produit poétique ou mystique, tout imprégné de valeur humaine. L'on saisit ici l'unité admirable de l'étude des mêmes complexes dans toute la psychanalyse, qu'elle soit médicale ou pédagogique ou qu'elle se fasse psychologie de l'art ou de la religion.

Il semble indéniable que cette doctrine de FREUD dont nous terminons ici le trop rapide exposé, ne soit d'un très grand intérêt. Elle pose des problèmes nouveaux, elle est d'une richesse considérable en aperçus suggestifs, elle donne une méthode d'investigation. Bref, elle a ce qu'il faut pour vivre. Peut-on dire cependant que le principe qui semble constituer son nerf, mais qui, en réalité, est plus théorique que pratique, je veux dire le pansexualisme, soit d'une évidence qui emporte la conviction ? Il est permis d'en douter. Il y a quelque chose d'un peu maniaque à vouloir ramener de gré ou de force à l'instinct sexuel certaines tendances qui semblent pourtant plus primitives, comme la révolte d'un fils contre son père, souvent faite de simple instinct de conservation. Pourtant le pansexualisme a un mérite, c'est de montrer qu'en psychologie comme ailleurs tout est dans tout. Il n'y a pas de parties dans la vie psychique qui ne nourrisse quelque rapport avec le tout de la personnalité. Mais de réduire ce tout complexe à une seule tendance fondamentale, et l'on s'expose à soulever des difficultés insurmontables.

15 décembre 1919.

(A suivre).

Jean PIAGET.